

# D'EN BAS ON VOIT MIEUX LE CIEL

Omar Benlaala

**raconter la vie**

Considérer son mariage ou la naissance de son premier enfant comme le plus beau jour de sa vie, c'est n'avoir pas eu à se couper la barbe. Dix ans que ma poitrine était traversée d'une belle masse bouclée lorsque j'ai sauté le pas. La tondeuse n'aurait pas suffi ; je l'ai attaquée aux ciseaux, ne laissant que les trois millimètres qui définissent chez nous une virilité de bon ton. Vous croyez que les écailles me sont tombées des yeux comme les poils dans le lavabo ? Vous faites fausse route : rien n'a changé. Et si ce coup de frais est le résultat d'une rupture, je n'ai rompu ni avec moi-même, ni avec l'Islam, mais avec l'image que les autres s'étaient fait de moi. Dans mon quartier, on me sollicitait comme un maître ; chaque mot que je prononçais devenait parole d'Évangile (c'est l'expression consacrée, je crois) : j'étais ce gamin qui se croit Ballon d'or parce qu'il porte le maillot de Ronaldo. Si d'abord la sensation de sortir du lot m'a enivré, la gueule de bois l'a finalement emporté. Au point que je n'avais plus qu'une seule envie : vomir leur admiration.

Je ne me suis pas vraiment laissé pousser la barbe ; j'ai simplement cessé de me raser – il faut s'être scalpé les joues au quotidien pour goûter la satisfaction de ne plus renouveler son stock de Bic. J'ai été « barbu » avant les attentats du 11 septembre ; peut-être avant même ceux du RER Saint-Michel. Curieusement, j'ai perdu toute mémoire de ce temps-là. Pour rétablir la chronologie, il me faudrait retrouver les passeports qui retracent mes tribulations d'Istanbul à Dacca, en passant par Nouakchott et Médine. Je n'ai pas « fait » l'Afghanistan – je ne suis allé qu'à la frontière, une contrée gelée où j'ai déféqué sous un ciel semé d'étoiles.

Dans les années 1990, les « barbus » ne peuplaient encore pas les rues de notre bonne vieille ville de Paris, et mes préférences pilaires (j'ose le néologisme, pour désigner cette pratique d'avant-garde) m'attiraient la curiosité plus ou moins bienveillante de tous les passants. Sans barbe, je devenais enfin anonyme. Une bénédiction. Mais comme nul n'est prophète en son pays, mon tartuffe de voisin change désormais de trottoir quand il me croise. Et dans l'ascenseur, il se colle à la paroi.

Ce n'est jamais simple d'intégrer une société tondue à ras lorsque l'on ressemble au Capitaine Igloo plutôt qu'à Superman. Il faut pourtant bien faire bouillir la marmite : l'appétit harcèle. Mes contemporains refusant de m'inclure dans leur organigramme, je me suis nourri de cadavres. Laveur de

mort au service de la communauté – d'après les textes, la récompense au Ciel est immense. Mais la vérité, c'est que j'étais fatigué de supporter les portes closes, surtout pour des jobs de manutention et autres distributions de prospectus. Là, ça avait de la gueule, c'était bien payé et, cerise sur le gâteau, j'avais mon compte de houris pour les vieux jours.

A la morgue, l'identité confessionnelle persiste, et la famille poursuit le chantage affectif en exigeant que le défunt reçoive les dernières bénédictions selon le rite propre à chacun. Musulmans, Juifs, Catholiques ; personne n'y échappe. Mon collègue et moi veillions à ce que les ultimes volontés soient respectées. Le premier corps ne me fit pas plus d'effet que cela, et c'est le sourire aux lèvres que j'ai pris soin d'un vieil homme au visage rayonnant. Le second s'est montré moins accommodant : à peine 18 ans, guère plus de 40 kilos, dont la moitié dévolue à la tumeur qui enflait sa jambe droite. Je ne pourrai jamais oublier ce teint et ce regard (il restait si peu de force à ce pauvre garçon que ses paupières étaient figées sur les globes), ni mes mains tremblantes devant l'évidence du martyr. Au troisième, un nourrisson de trois mois, j'ai compris que ce boulot n'était pas fait pour moi. L'expérience m'a malgré tout enrichi, en me confrontant à la Faucheuse, que tous fuient, alors que c'est le seul parent que nous partageons ici-bas.

« Tu ne penses quand même pas y aller en sandales ? » Je me sens tout chose dans le survêt bas de gamme prêté par Khaled. Trois ans que je ne m'habille plus en civil. Une fille très sympa nous aborde : elle aussi va à Amsterdam. Tout le trajet, nous lui prêchons la bonne parole, comme pour oublier que nous allons nous défoncer. Une virée entre potes, une seule, la dernière salvatrice parce que même les barbus ont besoin de décompresser. À peine arrivés dans le Quartier Rouge, et déjà à raser les murs : de vagues connaissances, venues se fournir à la même adresse, s'émeuvent de croiser les lumières du quartier. Ça jase. On pénètre rapidos dans un coffee shop. Trois tafs plus tard, bouffées de remords. Est-ce là ce que ressentent ceux qui trahissent leur classe ? Les socio-traîtres ? Dans cet état, impossible de rejoindre la mosquée, pourtant toute proche. Nous rentrons donc à l'hôtel, où nous passons le reste du séjour en ablutions et en prières, à tenter de regagner Dieu ou notre ego – nous ne les différencions pas bien encore. Sans le savoir, nous avons déjà déserté ; ou peut-être enfin trouvé la voie.

Le religieux se nourrit de remords : deux semaines après, nous replongions, tête la première. Un bar à Pigalle, peu avant l'aube – le moment le plus important de la journée du croyant, et pour cause : c'est, d'après les textes, l'heure à laquelle Dieu s'approche pour entendre la prière. Pas ce soir. Marco nous attend pour nous guider à travers l'opacité de la nuit parisienne – l'antithèse du royaume aseptisé des cieux. Khaled s'est procuré trois pilules tachetées – les meilleures du marché, d'après lui. Les picotements qui excitent ma langue confirment que la marche arrière n'est plus autorisée. Je ne sais pas ce que je fais là. En fait si, je le sais très bien : j'en ai diablement envie, tout simplement. Notre ange gardien se démène pour nous introduire, mais rien n'y fait : nos barbes sont une hérésie pour les glabres androgynes qui peuplent ces lieux interdits. Dernière tentative, rue de l'horloge – une after sinistre, à laquelle je rêve de participer. Josiane, la tenancière, accepte de nous accueillir, à condition que nous restions bien à l'écart derrière le bar – histoire de ne pas affoler la clientèle (déjà bien perturbée à cette heure).

On s'habitue à tout, pas de doute. Pendant les trois longues années où j'ai combattu les préjugés de mes compagnons de soirée, terrorisés à la seule vision d'un petit barbu se trémoussant dans un jean trop serré, je n'ai cessé de me justifier, alors que la seule chose que je faisais, c'était la fête. L'intolérance qu'ils craignaient de ma part se lisait dans leurs yeux. Mais qui se souciait d'eux, à part le dealer et le barman de la soirée ? Le principal enseignement de cette période mouvementée, c'est que je ne me suis jamais senti aussi proche de Lui que perdu au fin fond d'une discothèque. Comme j'allais bientôt le découvrir, je vivais alors l'expérience de « retraite dans la foule » qu'appellent de leurs vœux les mystiques de l'ordre Naqshbandi.

Je repense à ce proverbe : « Une pierre ne fait pas un mur » ; mais une pierre ajoutée à une autre... Le mien, de mur, est bien inégal. Quoique patiemment entassés, les blocs qui le forment laissent percer des débris de ciel. C'est confirmé : je ne tiens pas de mon père, maçon-boiseur durant les 34 ans qui ont séparé son arrivée d'Algérie, en juin 1963, de la retraite. Tous les théâtres de la capitale lui doivent quelque chose. Et dire qu'il n'y a jamais pénétré. Il y a des murs plus intangibles, et pourtant plus infranchissables que celui que je bâtis tant bien que mal.

J'ai les mains en sang. Comment un citoyen avide de liberté se retrouve-t-il à bâtir un mur d'enceinte, à 3 000 kilomètres de son fief ? À la mine de mes camarades terrassiers, n'importe qui devinerait que je ne suis pas seul novice en la matière. Tous se sont retrouvés à Lefke, en République turque de Chypre du Nord, via la mystique soufi. Allemands, Malais, Américains, Sénégalais : du lord anglais au paysan bolivien, le monde entier est ici chez lui, au milieu des orangers, entre la mer et les montagnes. Une soupe de lentilles et des couvertures sont toujours à la disposition du voyageur sans bagages.

Familiers ou adeptes de passage espèrent bénéficier de l'enseignement du Sheikh Nazim. Le mur que nous érigeons tous ensemble depuis près d'un mois ceint une partie de sa maison. Devant le succès de la devise de l'Ordre « Notre voie est le compagnonnage, et tout le bien est dans la communauté », toujours plus d'adeptes affluent, et le grand-maître aménage sa demeure pour les accueillir dans les meilleures conditions. On passerait sa vie dans un tel Eden ; il est pourtant rare que les visiteurs s'y attardent plus de quarante jours. Car il n'est pas donné à tous de se « retirer dans la foule » pour rechercher l'autre en soi.

C'est cet espace du dedans que j'espère explorer, après avoir trop arpenté le dehors. À Paris, les chambres sont exiguës, la rue t'appelle... et tu ne lui échappes plus. La mosquée t'apparaît d'abord comme un lieu d'expiation ; mais elle aussi te happe. Tu fuyais les réseaux, tu les retrouves. Un discours en chasse un autre, simplement. Et puis un jour, l'abcès crève. Ton dentiste de quartier – un Juif converti à l'Islam te fait découvrir la mystique. Les voies du Seigneur sont impénétrables.

À mon arrivée dans ce no man's land initiatique, je n'avais qu'une hâte : assister à un dhikr en présence du Sheikh, dont on m'avait vanté le magnétisme. Ce qui m'a frappé, la première fois que je l'ai vu, c'est son allure : je n'avais jamais songé qu'on puisse rehausser le costume musulman de couleurs vives. En France, entre la tunique héritée de l'arrière-pays pakistanais et la robe de l'homme d'affaire saoudien, on pense en noir et blanc. Quelle n'a pas été ma surprise lorsque le Sheikh Nazim a fait son entrée, enveloppé d'un ample manteau de velours prune, que complétaient un pantalon et une chemise vert émeraude. Et, au sommet du turban composé, à l'ottomane, d'un chapeau pointu autour duquel s'enroulait un tissu d'une même teinte –, une rose écarlate. Une fleur sur un linceul ?

Traditionnellement, le musulman porte en effet sur sa tête son dernier vêtement... Une broche en forme de sandale représentant le pied du Prophète – non pas sa domination, mais sa hiérarchie, car le maître, dont tant veulent apprendre, est avant tout le premier des élèves – retenait la coiffe. À un bouton de chemise pendait un sifflet. Lorsque sa « classe » s'égare, le Sheikh la rappelle à l'ordre : « Pour moi, vous êtes tels des enfants dans une cour d'école », dit-il parfois. Au même bouton est accrochée une montre à gousset. À ces détails qui n'en étaient pas, j'ai compris que j'avais rencontré celui qui allait me mener là où je désirais me rendre...

Après avoir salué l'assemblée, le Sheikh s'est installé à sa place (là où j'ai eu le privilège de coucher durant les six mois que j'ai passé sous son toit), et tous les participants ont formé autour de la pièce un cercle de prière communément appelé hadra ou dhikr. Le silence obtenu d'un simple regard, le Sheikh a prononcé la profession de foi musulmane – j'atteste qu'il n'est de dieu que Dieu, et que Mohamed est son serviteur et messenger. Puis entamé le premier d'une longue série de dhikrs qui m'amèneraient à revoir les certitudes spirituelles que je protégeais jalousement.

La hadra est un exercice spirituel pratiqué en bande, et à main armée – un chapelet destiné à chiffrer le nombre exact de litanies. Car, contrairement aux fantômes des profanes, la voie Naqshbandi n'est pas celle de l'effusion, mais du contrôle. Tout y est exprimé avec mesure. Le ressassement de noms de Dieu favorise la maîtrise du souffle, métronome grâce auquel l'humain se rappelle à chaque instant l'omniprésence du divin. Assis sur les genoux, les mains sur les cuisses, les yeux fermés et le cœur ouvert, dans la position dite de l'étudiant, le prétendant peut espérer apercevoir le visage de l'Aimé, qui ne s'offre qu'à celui qui abandonne jusqu'à sa propre identité.

En repensant à tout cela, je ressens à nouveau le mal de crâne qui a embrumé mon cerveau pendant les longues semaines où je me suis persuadé d'être ce prétendant, jusqu'au jour béni où j'ai enfin compris que je n'étais pas associé à la décision...

Ce parcours m'a fait. Et j'en suis fier. J'aime à le raconter à ceux qui feignent de s'intéresser à l'histoire du gamin sans diplôme que rien ne prédestinait à l'écriture. Mais au fond de moi, je sais que ma quête ne fut que pansement,

bandage et placebo. Je me suis travesti durant toutes ces années, comme un clown blanc sous le chapiteau, pour masquer une tristesse qui ne pouvait être ni partagée, ni comprise.

Je n'ai pas cherché Dieu, la gloire ou le salut. Seulement à avoir moins mal, et c'est déjà beaucoup.